

CHAPITRE 2 : L'APPROCHE TEXTUELLE PAR LES MOUVEMENTS CULTURELS ET LITTÉRAIRES

LE 18^{ÈME} SIÈCLE : LES LUMIÈRES

I – CONTEXTUALISATION HISTORIQUE

1715 : Mort de Louis XIV

1723-1774 : Règne de Louis XV

1759 : Interdiction de publication des volumes de l'Encyclopédie

1774 : Avènement de Louis XVI

1776 : déclaration d'indépendance des États Unis d'Amérique

1789 : Révolution française, prise de la Bastille, déclaration des droits de l'homme

1792 : Proclamation de la République

1799 : coup d'État de Napoléon Ier

II – DESCRIPTION DES LUMIÈRES

- **Origines** : nommé « Aufklärung » en Allemagne, « Enlightenment » en Angleterre, les Lumières est un mouvement de pensée européen qui naît au début du 18^{ème} siècle. Les penseurs des Lumières souhaitent faire la synthèse des connaissances accumulées depuis l'Antiquité dans tous les domaines, le tout réuni dans une somme, qui sera l'Encyclopédie. Le terme « Lumières » est une métaphore : les penseurs de ce mouvement cherchent en effet à éclairer les hommes, à combattre leur ignorance en diffusant et en vulgarisant le savoir. Pour eux, seule la raison compte – et permet de contrer le fanatisme religieux comme les excès politiques.
- **Genres privilégiés** : dictionnaire, conte philosophique, traité politique, comédie sociale, roman... Tout ce qui peut être, directement ou indirectement, argumentatif.
- **Thèmes privilégiés** :
 - *Le voyage* : il permet d'éclairer l'homme sur sa culture, de comparer les cultures en elles, de remettre en question ses mœurs, ses coutumes...
 - *La religion, la raison* : le penseur des Lumières n'exclut pas l'un et l'autre ; la raison est un moyen d'accès à Dieu. Réflexion sur la tolérance religieuse.
 - *Science, esprit critique* : il s'agit de mettre en doute les connaissances acquises

LES LUMIÈRES • ARTISTES ET ŒUVRES CLEFS



Abbé PRÉVOST (1697-1763)

► [Comprendre son œuvre](#)

Parallèlement à une carrière ecclésiastique, Antoine François Prévost dit l'abbé Prévost est l'auteur de romans de mœurs rassemblés dans ses *Mémoires d'un homme de qualité* (1728-1731). Il est surtout connu pour le tome VII, *L'Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut*. L'intrigue commence *in medias res*, quand le narrateur découvre les deux amants, que la déportation de Manon en Amérique, pour débauche, doit séparer. Des Grieux prend la parole, et raconte son amour tourmenté pour cette jeune femme qui le trahit plusieurs fois, et ses tentatives pour la retrouver malgré le refus de sa famille, l'interdit religieux et les difficultés financières. Les critiques contraignent l'auteur à corriger ce roman pour le faire échapper au bûcher.



Pierre-Caron de BEAUMARCHAIS
(1732-1799)

► [Comprendre son œuvre](#)

Soucieux de renouveler le genre de la comédie et de l'adapter au goût de son temps, il s'affranchit des contraintes et joue avec les traditions dans ses drames qui mêlent le pathétique au comique. Ses pièces critiquent les abus de la noblesse, mais leur ton gai et satirique la séduit. Ce ton s'incarne dans le personnage de Figaro, valet contestataire qu'il met en scène dans sa trilogie, *Le Barbier de Séville* (1775), *Le Mariage de Figaro* (1784) et *La Mère coupable* (1792). Les pièces de Beaumarchais reposent sur un canevas traditionnel (*Le Barbier de Séville*) ou sur une intrigue complexe (*Le Mariage de Figaro*), et sont parcourues par un rythme haletant.



Jean-Baptiste Siméon CHARDIN
(1699-1779)

► [Comprendre son œuvre](#)

Peintre français, Chardin est célèbre pour être parvenu à représenter « la nature même » (Diderot), sans emphase et sans pathétique. Il connaît la renommée avec ses deux natures mortes, *La Raie* et *Le Dressoir* (v. 1728), puis se consacre à la représentation de scènes domestiques remplies de sérénité et de tendresse. Il s'intéresse aussi à la sensation tactile : grâce à une observation rigoureuse, à une maîtrise de la touche et de la couleur, il parvient à rendre avec vigueur les formes de la réalité. Il excelle dans les scènes de genre (*La Récureuse*, 1738) et dans les portraits (*L'Enfant au toton*, vers 1738).



Denis DIDEROT (1713-1784)

► [Comprendre son œuvre](#)

À l'origine de l'entreprise de l'*Encyclopédie* aux côtés de D'Alembert, Diderot fait figure de libre penseur, n'hésitant pas à se mettre en danger pour défendre ses opinions. Sa production narrative renouvelle les genres : dans *Jacques le fataliste* (1796), il parodie le roman d'aventures et critique ses conventions. Sa narration sert souvent une pensée philosophique, politique ou morale (*Le Neveu de Rameau*, 1823 ; *Le Supplément au Voyage de Bougainville*, 1796). Il expose sa théorie esthétique qui fait de l'artiste un créateur lucide dans les *Salons* (1765-1767), comptes rendus d'expositions de peinture, de gravure et de sculpture organisées au Louvre.



Bernard le Bovier de FONTENELLE
(1657-1757)

► [Comprendre son œuvre](#)

Écrivain, philosophe et savant, Fontenelle, par sa foi en la raison, annonce les Lumières. Soucieux de plaire et d'instruire, il use d'une écriture littéraire ingénieuse qui permet la vulgarisation des sciences (*Entretiens sur la pluralité des mondes*, 1686) ou la critique des opinions des hommes (*Dialogues des morts*, 1683), et qui annonce le style de Montesquieu. Lors de la querelle des Anciens et des Modernes, il se range dans le camp des modernes aux côtés de Perrault (*Digression sur les Anciens et les Modernes*, 1687). Il a également rédigé des éloges des grandes figures scientifiques de son temps, comme Newton.



Jean-Honoré FRAGONARD
(1732-1806)

► [Comprendre son œuvre](#)

Peintre français, qui se forme auprès des peintres Chardin et Boucher, Fragonard est l'un des derniers représentants du style rococo. Sa peinture emploie des couleurs vives ou pastel pour représenter des thèmes légers, comme les jeux amoureux. Ses toiles, qui montrent souvent des scènes libertines (*Le Verrou*, vers 1770) ou des scènes galantes ayant pour cadre des jardins ou des parcs (*Les Hasards heureux de l'escarpolette*, 1767), jettent un éclairage inquiet sur la fête amoureuse. Son œuvre correspond aux goûts de l'aristocratie et de la bourgeoisie du Siècle des Lumières pour la frivolité et la vivacité.



Pierre Choderlos de LACLOS

(1741-1803)

► [Comprendre son œuvre](#)

Laclos s'adonne à la littérature parallèlement à sa carrière militaire et à son action politique pendant la Révolution française. Le roman épistolaire, *Les Liaisons dangereuses* (1782), est couronné d'un succès au parfum de scandale. La succession des lettres y entrelace les voix des libertins qui font de la séduction un jeu, et celles de leurs victimes ; cette polyphonie favorise l'analyse psychologique. Ce roman reflète son engagement pour l'émancipation des femmes, et sert une critique de l'éducation qui leur est alors dispensée, simple préparation selon lui, à la servitude qui les attend dans le mariage (*L'Éducation des femmes*, 1783).



Pierre Carlet de Chamblain de MARIVAUX (1688-1763)

► [Comprendre son œuvre](#)

Romancier, dramaturge et journaliste, Marivaux est surtout connu pour son théâtre dans lequel il se fait l'observateur attentif des hommes. Auteur de nombreuses comédies, il analyse notamment la naissance de l'amour, dont il révèle les secrets et les souffrances (*Le Jeu de l'amour et du hasard*, 1730) ; il propose une critique des mœurs de ses contemporains (*La Fausse suivante*, 1724), combat les conventions sociales, et défend l'égalité des sexes (*La Nouvelle Colonie ou la Ligue des femmes*, 1729). On appelle « marivaudage » le jeu de séduction par lequel deux jeunes gens s'échangent des propos galants.



Charles-Louis de Secondat, baron de MONTESQUIEU (1689-1755)

► [Comprendre son œuvre](#)

Président du Parlement de Bordeaux, Montesquieu est aussi l'auteur d'une œuvre étendue, comportant des analyses politiques, économiques et philosophiques. Il devient célèbre avec la publication des *Lettres persanes* (1721), roman épistolaire dans lequel il livre une observation de la société française du point de vue de deux Persans. Le choix d'un regard extérieur et faussement naïf lui permet d'aborder des questions sociales, politiques et morales, et de faire la satire des mœurs de son temps. Dans son traité *De l'esprit des Lois* (1748), il renouvelle la réflexion politique en analysant les formes de gouvernement et l'intention qui préside à l'écriture des lois.

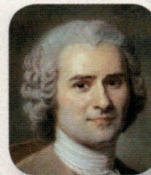


Wolfgang Amadeus MOZART

(1756-1791)

► [Comprendre son œuvre](#)

Musicien autrichien ; son talent précoce le conduit dans toute l'Europe. À onze ans, Mozart compose son premier opéra. Son œuvre compte 626 compositions (opéras, symphonies, concertos, sonates...). Il met la rigueur de la composition au service de la fantaisie. Dans ses opéras, il exprime sa vision de l'homme : *Don Giovanni* (1787) montre le désir insatiable et égoïste d'un homme sur une musique aux accents suaves et tragiques. *La Flûte enchantée* (1790-1791) célèbre la foi dans l'humanité. *Les Noces de Figaro* (1786) font résonner l'ironie de la pièce de Beaumarchais (1784).



Jean-Jacques ROUSSEAU

(1712-1778)

► [Comprendre son œuvre](#)

Compositeur, écrivain et philosophe, Rousseau collabore à l'*Encyclopédie*, et apparaît comme un partisan de la démocratie (*Du Contrat social*, 1762). Il recherche une foi délivrée des dogmes (*Profession de foi du vicaire savoyard*, 1762). Il fait scandale avec un roman épistolaire, *Julie ou La Nouvelle Héloïse* (1761), qui exalte un retour à une vie naturelle, à travers la peinture d'un amour passionné, mais vertueux. Dans le récit autobiographique *Les Confessions* (posth. 1782 et 1789), il s'efforce de se justifier avec sincérité contre une accusation d'impiété et centre son écriture sur l'expression de la sensibilité et sur l'étude de la formation de soi.



François-Marie Arouet dit VOLTAIRE (1694-1778)

► [Comprendre son œuvre](#)

Philosophe lucide et subversif, Voltaire prend part aux débats philosophiques de son temps. Engagé dans l'entreprise de l'*Encyclopédie*, il combat l'obscurantisme et défend une pensée critique, libérée des préjugés sociaux et religieux. Ses œuvres comportent des tragédies (*Zaire*, 1733), des traités philosophiques, des dictionnaires (*Dictionnaire philosophique portatif*, 1769), des œuvres de fiction, comme le conte philosophique (*Candide ou l'optimisme*, 1759 ; *L'Ingénu*, 1767). Maniant l'art de la polémique, sa prose, souvent ironique, combat les abus de la religion et du pouvoir politique, et, en particulier, l'intolérance (*Traité sur la tolérance* 1753).

LES LUMIÈRES : CORPUS DE TEXTES

Sujets de dissertation possibles sur les Lumières :

- En quoi les auteurs du siècle des Lumières proposent-ils une nouvelle vision de l'Homme ?
- « Philosopher, c'est secouer le joug de l'autorité » : en quoi cette définition vous semble-t-elle correspondre à l'esprit des Lumières ?
- « L'esprit des Lumières consiste moins en une doctrine et une idéologie qu'en un savoir en mouvement et en un travail de l'esprit qui se fondent sur la raison critique et l'individualité » : vous commenterez cette définition du mouvement culturel et littéraire des Lumières.
- « Au cours du 18^{ème} siècle, l'on vit la littérature prendre un caractère différent. Ce n'est plus un art seulement, c'est un moyen : elle devient une arme pour l'esprit humain, qu'elle s'était contentée jusqu'alors d'instruire et d'amuser. » Vous commenterez cette citation de Mme de Staël.

* * *

Thème 1 : L'esprit critique et l'instruction

Texte : Talleyrand, *Rapport sur l'instruction publique*, 1791

Les hommes sont déclarés libres, mais ne sait-on pas que l'instruction agrandit sans cesse la sphère de la liberté civile, et, seule, peut maintenir la liberté politique contre toutes les espèces de despotisme ? Ne sait-on pas que, même sous la Constitution la plus libre, l'homme ignorant est à la merci du charlatan, et beaucoup trop dépendant de l'homme instruit ; et qu'une instruction générale, bien distribuée, peut seule empêcher, non pas la supériorité des esprits qui est nécessaire, et qui même concourt au bien de tous, mais le trop grand empire que cette supériorité donnerait, si l'on condamnait à l'ignorance une classe quelconque de la société ? Celui qui ne sait ni lire ni compter dépend de tout ce qui l'environne ; celui qui connaît les premiers éléments du calcul ne dépendrait pas du génie de Newton, et pourrait même profiter de ses découvertes.

Les hommes sont reconnus égaux ; et pourtant, combien cette égalité de droits serait peu sentie, serait peu réelle, au milieu de tant d'inégalités de fait, si l'instruction ne faisait sans cesse effort pour rétablir le niveau, pour affaiblir du moins les funestes disparités qu'elle ne peut détruire !

Thème 2 : Réflexions sur le « vivre-ensemble »

Texte : Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, 1754

Tant que les hommes se contentèrent de leurs cabanes rustiques, tant qu'ils se bornèrent à coudre leurs habits de peaux avec des épines ou des arêtes, à se parer de plumes et de coquillages, à se peindre le corps de diverses couleurs, à perfectionner ou embellir leurs arcs et leurs flèches, à tailler avec des pierres tranchantes quelques canots de pêcheurs ou quelques grossiers instruments de musique, en un mot tant qu'ils ne s'appliquèrent qu'à des ouvrages qu'un seul pouvait faire, et qu'à des arts qui n'avaient pas besoin du concours de plusieurs mains, ils vécurent libres, sains, bons et heureux autant qu'ils pouvaient l'être par leur nature, et continuèrent à jouir entre eux des douceurs d'un commerce indépendant: mais dès l'instant qu'un homme eut besoin du secours d'un autre; dès qu'on s'aperçut qu'il était utile à un seul d'avoir des provisions pour deux, l'égalité disparut, la propriété s'introduisit, le travail devint nécessaire et les vastes forêts se changèrent en des campagnes riantes qu'il fallut arroser de la sueur des hommes, et dans lesquelles on vit bientôt l'esclavage et la misère germer et croître avec les moissons.

Thème 3 : Critique de l'esclavage

Texte¹ : Voltaire, « Le nègre de Surinam », dans *Candide ou de l'optimisme*¹, 1759

En approchant de la ville, ils rencontrèrent un nègre étendu par terre, n'ayant plus que la moitié de son habit, c'est-à-dire d'un caleçon de toile bleue ; il manquait à ce pauvre homme la jambe gauche et la main droite. "Eh, mon Dieu ! lui dit Candide en hollandais, que fais-tu là, mon ami, dans l'état horrible où je te vois ? - J'attends mon maître, monsieur Vanderdendur, le fameux négociant, répondit le nègre. - Est-ce M. Vanderdendur, dit Candide, qui t'a traité ainsi ? - Oui, monsieur, dit le nègre, c'est l'usage. On nous donne un caleçon de toile pour tout vêtement deux fois l'année. Quand nous travaillons aux sucreries, et que la meule nous attrape le doigt, on nous coupe la main ; quand nous voulons nous enfuir, on nous coupe la jambe : je me suis trouvé dans les deux cas. C'est à ce prix que vous mangez du sucre en Europe. Cependant, lorsque ma mère me vendit dix écus patagons sur la côte de Guinée, elle me disait : "Mon cher enfant, bénis nos fétiches, adore-les toujours, ils te feront vivre heureux ; tu as l'honneur d'être esclave de nos seigneurs les blancs, et tu fais par là la fortune de ton père et de ta mère." Hélas ! je ne sais pas si j'ai fait leur fortune, mais ils n'ont pas fait la mienne. Les chiens, les singes, les perroquets sont mille fois moins malheureux que nous. Les fétiches hollandais qui m'ont converti me disent tous les dimanches que nous sommes tous enfants d'Adam, blancs et noirs. Je ne suis pas généalogiste ; mais si ces prêcheurs disent vrai, nous sommes tous cousins issus de germains. Or vous m'avouerez qu'on ne peut pas en user avec ses parents d'une manière plus horrible.

- Ô Pangloss² ! s'écria Candide, tu n'avais pas deviné cette abomination ; c'en est fait, il faudra qu'à la fin je renonce à ton optimisme. - Qu'est-ce qu'optimisme ? disait Cacambo. - Hélas ! dit Candide, c'est la rage de soutenir que tout est bien quand on est mal." Et il versait des larmes en regardant son nègre, et, en pleurant, il entra dans le Surinam.

Texte² : Voltaire, *Traité sur la tolérance à l'occasion de la mort de Jean Calas*, 1763

Ce n'est donc plus aux hommes que je m'adresse, c'est à toi, Dieu de tous les êtres, de tous les hommes et de tous les temps : s'il est permis à de faibles créatures perdues dans l'immensité, et imperceptibles au reste de l'univers, d'oser te demander quelque chose, à toi qui as tout donné, à toi dont les décrets sont immuables comme éternels. Daigne regarder en pitié les erreurs attachées à notre nature ; que ces erreurs ne fassent point nos calamités. Tu ne nous a point donné un cœur pour nous haïr, et des mains pour nous égorger ; fais que nous nous aidions mutuellement à supporter le fardeau d'une vie pénible et passagère ; que les petites différences entre les vêtements qui couvrent nos débiles corps, entre tous nos langages insuffisants, entre tous nos usages ridicules, entre toutes nos lois imparfaites, entre toutes nos opinions insensées, entre toutes nos conditions si disproportionnées à nos yeux, et si égales devant toi, que toutes ces petites nuances qui distinguent les atomes appelés hommes ne soient pas des signaux de haine et de persécution ; que ceux qui allument des cierges en plein midi pour te célébrer supportent ceux qui se contentent de la lumière de ton soleil ; que ceux qui couvrent leur robe d'une toile blanche pour dire qu'il faut t'aimer ne détestent pas ceux qui disent la même chose sous un manteau de laine noire ; [...]

Puissent tous les hommes se souvenir qu'ils sont frères ! Qu'ils aient en horreur la tyrannie exercée sur les âmes, comme ils ont en exécration le brigandage qui ravit par la force le fruit du

1 Candide est le personnage principal du conte. C'est un jeune garçon très naïf qui travaille au château du Baron et de la Baronne. Il tombe amoureux de leur fille, Cunégonde. C'est parce qu'il est surpris à l'embrasser, que Candide sera chassé du château et devra affronter le monde.

2 Pangloss est le précepteur de Candide, il lui enseigne la « métaphysico-théologo-cosmolonigologie », qui est un mélange de métaphysique, théologie et cosmologie. Il est le représentant de la philosophie de l'Optimisme. Il instruit Candide dans le rythme de cette phrase : « tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles ».

travail et de l'industrie paisible ! Si les fléaux de la guerre sont inévitables, ne nous haïssons pas, ne nous déchirons pas les uns les autres dans le sein de la paix, et employons l'instant de notre existence à bénir également, en mille langages divers, depuis Siam jusqu'à la Californie, ta bonté qui nous a donné cet instant.

Thème 4 : Éloge de la philosophie et du philosophe
Article « Philosophie », de l'Encyclopédie par Dumarsais

Les autres hommes sont déterminés à agir sans sentir, ni connaître les causes qui les font mouvoir, sans même songer qu'il y en ait. Le philosophe au contraire démêle les causes autant qu'il est en lui, et souvent même les prévient, et se livre à elles avec connaissance : c'est une horloge qui se monte, pour ainsi dire, quelquefois elle-même. Ainsi il évite les objets qui peuvent lui causer des sentiments qui ne conviennent ni au bien-être, ni à l'être raisonnable, et cherche ceux qui peuvent exciter en lui des affections convenables à l'état où il se trouve. La raison est à l'égard du philosophe ce que la grâce est à l'égard du chrétien. La grâce détermine le chrétien à agir ; la raison détermine le philosophe. Les autres hommes sont emportés par leurs passions, sans que les actions qu'ils font soient précédées de la réflexion : ce sont des hommes qui marchent dans les ténèbres ; au lieu que le philosophe, dans ses passions mêmes, n'agit qu'après la réflexion ; il marche la nuit, mais il est précédé d'un flambeau. La vérité n'est pas pour le philosophe une maîtresse qui corrompt son imagination, et qu'il croie trouver partout ; il se contente de la pouvoir démêler où il peut l'apercevoir. Il ne la confond point avec la vraisemblance ; il prend pour vrai ce qui est vrai, pour faux ce qui est faux, pour douteux ce qui est douteux, et pour vraisemblance ce qui n'est que vraisemblance. Il fait plus, et c'est ici une grande perfection du philosophe, c'est que lorsqu'il n'a point de motif pour juger, il sait demeurer indéterminé [...]

L'esprit philosophique est donc un esprit d'observation et de justesse, qui rapporte tout à ses véritables principes ; mais ce n'est pas l'esprit seul que le philosophe cultive, il porte plus loin son attention et ses soins. L'homme n'est point un monstre qui ne doive vivre que dans les abîmes de la mer ou dans le fond d'une forêt les seules nécessités de la vie lui rendent le commerce des autres nécessaire et dans quelque état où il puisse se trouver, ses besoins et le bien-être l'engagent à vivre en société. Ainsi la raison exige de lui qu'il connaisse, qu'il étudie, et qu'il travaille à acquérir les qualités sociables.

La plupart des grands à qui les dissipations ne laissent pas assez de temps pour méditer, sont féroces envers ceux qu'ils ne croient pas leurs égaux. Les philosophes ordinaires qui méditent trop, ou plutôt qui méditent mal, le sont envers tout le monde ; ils fuient les hommes, et les hommes les évitent. Mais notre philosophe qui sait se partager entre la retraite et le commerce des hommes, est plein d'humanité.

Le tempérament du philosophe, c'est d'agir par esprit d'ordre ou par raison ; comme il aime extrêmement la société, il lui importe bien plus qu'au reste des hommes de disposer tous ses ressorts à ne produire que des effets conformes à l'idée d'honnête homme.

Cet amour de la société si essentiel au philosophe, fait voir combien est véritable la remarque de l'empereur Antonin : "Que les peuples seront heureux quand les rois seront philosophes, ou quand les philosophes seront rois!"

Le vrai philosophe est donc un honnête homme qui agit en tout par raison, et qui joint à un esprit de réflexion et de justesse les mœurs et les qualités sociales.

Entez un souverain sur un philosophe d'une telle trempe, et vous aurez un parfait souverain.

Thème 5 : Réflexion sur la notion de « classe sociale »
Beaumarchais, *Le Mariage de Figaro* (V, 3), 1784

FIGARO : Parce que vous êtes un grand seigneur, vous vous croyez un grand génie ! ... Noblesse, fortune, un rang, des places, tout cela rend si fier ! Qu'avez-vous fait pour tant de biens ? Vous vous êtes donné la peine de naître, et rien de plus. Du reste, homme assez ordinaire ! tandis que moi, morbleu ! perdu dans la foule obscure, il m'a fallu déployer plus de science et de calculs, pour subsister seulement, qu'on n'en a mis depuis cent ans à gouverner toutes les Espagnes : et vous voulez jouter... [...] (*Il s'assied sur un banc.*) Est-il rien de plus bizarre que ma destinée ? Fils de je ne sais pas qui, volé par des bandits, élevé dans leurs mœurs, je m'en dégoûte et veux courir une carrière honnête ; et partout je suis repoussé ! J'apprends la chimie, la pharmacie, la chirurgie, et tout le crédit d'un grand seigneur peut à peine me mettre à la main une lancette vétérinaire ! Las d'attrister des bêtes malades, et pour faire un métier contraire, je me jette à corps perdu dans le théâtre : me fussé-je mis une pierre au cou ! Je broche une comédie dans les mœurs du sérail. Auteur espagnol, je crois pouvoir y fronder Mahomet sans scrupule : à l'instant un envoyé... de je ne sais où se plaint que j'offense dans mes vers la Sublime-Porte, la Perse, une partie de la presqu'île de l'Inde, toute l'Égypte, les royaumes de Barca, de Tripoli, de Tunis, d'Alger et de Maroc : et voilà ma comédie flambée, pour plaire aux princes mahométans, dont pas un, je crois, ne sait lire, et qui nous meurtrissent l'omoplate, en nous disant : chiens de chrétiens. Ne pouvant avilir l'esprit, on se venge en le maltraitant. Mes joues creusaient, mon terme était échu : je voyais de loin arriver l'affreux recors, la plume fichée dans sa perruque : en frémissant je m'évertue. Il s'élève une question sur la nature des richesses ; et, comme il n'est pas nécessaire de tenir les choses pour en raisonner, n'ayant pas un sol, j'écris sur la valeur de l'argent et sur son produit net : sitôt je vois du fond d'un fiacre baisser pour moi le pont d'un château fort, à l'entrée duquel je laissai l'espérance et la liberté. (*Il se lève.*) Que je voudrais bien tenir un de ces puissants de quatre jours, si légers sur le mal qu'ils ordonnent, quand une bonne disgrâce a cuvé son orgueil ! Je lui dirais... que les sottises imprimées n'ont d'importance qu'aux lieux où l'on en gêne le cours ; que, sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur ; et qu'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits. (*Il se rassied.*) Las de nourrir un obscur pensionnaire, on me met un jour dans la rue ; et comme il faut dîner, quoiqu'on ne soit plus en prison, je taille encore ma plume, et demande à chacun de quoi il est question : on me dit que, pendant ma retraite économique, il s'est établi dans Madrid un système de liberté sur la vente des productions, qui s'étend même à celles de la presse ; et que, pourvu que je ne parle en mes écrits ni de l'autorité, ni du culte, ni de la politique, ni de la morale, ni des gens en place, ni des corps en crédit, ni de l'Opéra, ni des autres spectacles, ni de personne qui tienne à quelque chose, je puis tout imprimer librement, sous l'inspection de deux ou trois censeurs. Pour profiter de cette douce liberté, j'annonce un écrit périodique, et, croyant n'aller sur les brisées d'aucun autre, je le nomme Journal inutile. Pou-ou ! je vois s'élever contre moi mille pauvres diables à la feuille, on me supprime, et me voilà derechef sans emploi ! Le désespoir m'allait saisir ; on pense à moi pour une place, mais par malheur j'y étais propre : il fallait un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint. Il ne me restait plus qu'à voler ; je me fais banquier de pharaon : alors, bonnes gens ! je soupe en ville, et les personnes dites comme il faut m'ouvrent poliment leur maison, en retenant pour elles les trois quarts du profit. J'aurais bien pu me remonter ; je commençais même à comprendre que, pour gagner du bien, le savoir-faire vaut mieux que le savoir. Mais comme chacun pillait autour de moi, en exigeant que je fusse honnête, il fallut bien périr encore. Pour le coup je quittais le monde, et vingt brasses d'eau m'en allaient séparer, lorsqu'un dieu bienfaisant m'appelle à mon premier état. Je reprends ma trousse et mon cuir anglais ; puis, laissant la fumée aux sots qui s'en nourrissent, et la honte au milieu du chemin comme trop lourde à un piéton, je vais rasant de ville en ville, et je vis enfin sans souci.

Thème 6 : Réflexion sur la « liberté politique » et l'équilibre des pouvoirs

Dans les démocraties le peuple paraît faire ce qu'il veut ; mais la liberté politique ne consiste point à faire ce que l'on veut. Dans un État, c'est-à-dire dans une société où il y a des lois, la liberté ne peut consister qu'à pouvoir faire ce que l'on doit vouloir, et n'être point contraint à faire ce que l'on ne doit pas vouloir.

Il faut se mettre dans l'esprit ce que c'est que l'indépendance, et ce que c'est que la liberté. La liberté est le droit de faire tout ce que les lois permettent ; et si un citoyen pouvait faire ce qu'elles défendent, il n'aurait plus de liberté, parce que les autres auraient tout de même ce pouvoir.

La démocratie et l'aristocratie ne sont point des États libres par leur nature. La liberté politique ne se trouve que dans les gouvernements modérés. Mais elle n'est pas toujours dans les États modérés ; elle n'y est que lorsqu'on n'abuse pas du pouvoir ; mais c'est une expérience éternelle que tout homme qui a du pouvoir est porté à en abuser ; il va jusqu'à ce qu'il trouve des limites

Pour qu'on ne puisse abuser du pouvoir, il faut que, par la disposition des choses, le pouvoir arrête le pouvoir. Une constitution peut être telle que personne ne sera contraint de faire les choses auxquelles la loi ne l'oblige pas, et à ne point faire celles que la loi lui permet.

Il y a dans chaque État trois sortes de pouvoirs : la puissance législative, la puissance exécutive des choses qui dépendent du droit des gens et la puissance exécutive de celles qui dépendent du droit civil.

Par la première, le prince ou le magistrat fait des lois pour un temps ou pour toujours et corrige ou abroge celles qui sont faites. Par la seconde, il fait la paix ou la guerre, envoie ou reçoit des ambassades, établit la sûreté, prévient les invasions. Par la troisième, il punit les crimes, ou juge les différends des particuliers. On appellera cette dernière la puissance de juger, et l'autre simplement la puissance exécutive de l'État.

La liberté politique dans un citoyen est cette tranquillité d'esprit qui provient de l'opinion que chacun a de sa sûreté ; et pour qu'on ait cette liberté, il faut que le gouvernement soit tel qu'un citoyen ne puisse pas craindre un autre citoyen.

Lorsque dans la même personne ou dans le même corps de magistrature, la puissance législative est réunie à la puissance exécutive, il n'y a point de liberté ; parce qu'on peut craindre que le même monarque ou le même sénat ne fasse des lois tyranniques pour les exécuter tyranniquement.

Il n'y a point encore de liberté si la puissance de juger n'est pas séparée de la puissance législative et de l'exécutive. Si elle était jointe à la puissance législative, le pouvoir sur la vie et la liberté des citoyens serait arbitraire : car le juge serait législateur. Si elle était jointe à la puissance exécutive, le juge pourrait avoir la force d'un oppresseur.

Tout serait perdu si les mêmes hommes, ou le même corps de principaux, ou des nobles, ou du peuple, exerçaient ces trois pouvoirs : celui de faire des lois, celui d'exécuter des résolutions publiques, et celui de juger les crimes et les différends des particuliers.

Pour finir, voici le lien qui mène au **texte incontournable permettant de comprendre « l'esprit des Lumières »** : <https://philosophie.cegeptr.qc.ca/wp-content/documents/Quest-ce-que-les-Lumi%C3%A8res%EF%80%A5-1784.pdf>

En complément de cours : vous pouvez aller du côté du **cours 9 du chapitre 1, sur « la comédie sociale »**.